
PRIÈRE

Pour le Dimanche, avant le Sermon.

O NOTRE Dieu et notre Père! Nous venons nous prosterner à tes pieds pour célébrer tes perfections, pour adorer tes décrets, pour implorer ton secours. Nous venons répandre dans ton sein les sentimens dont notre cœur est pressé.

Il n'est, Seigneur, aucun instant où nous ne devons t'offrir l'hommage de la reconnoissance, ou celui de la soumission. Tous les événemens de notre vie sont des dispensations de ta Providence, de cette Providence qui connoît mieux que nous nos besoins et nos vrais intérêts; de cette Providence souvent mystérieuse et sévère, mais toujours occupée de notre salut, toujours *grande en conseils, et féconde en moyens.*

Si tu nous envoies la prospérité, il est juste de t'en rendre grâces. Si tu nous appelles à soutenir l'affliction; si tu retires quelqu'un de ces biens, de ces objets trop aimés dont tu nous avois donné la

jouissance, il est juste d'élever au ciel nos yeux et notre cœur, de faire monter jusqu'à toi l'hymne de la résignation, de dire avec Job : *L'Eternel Pavoit donné, l'Eternel Pa ôté; que le nom de l'Eternel soit béni.* Si tu prêtes l'oreille à nos soupirs; si tu fais cesser nos angoisses, il est juste de célébrer tes compassions. Si pour éprouver notre foi, tu tardes à nous délivrer; si tu prolonges l'épreuve, il est juste d'adorer ta volonté, de remettre en tes mains, avec abandon, avec amour, le soin de nos destinées.

O que nous serions heureux, Seigneur, si nous savions entrer ainsi dans tes vues, et mettre à profit les situations diverses par lesquelles tu nous fais passer! Que nous serions heureux, et pour le temps et pour l'éternité, si dans l'une et l'autre fortune, nous ne regardions qu'à toi, à toi, seul puissant, seul sage, seul bon, seul digne de notre respect, de notre adoration, de toute notre confiance.

Grand Dieu! mets toi-même dans nos âmes ces nobles et saintes dispositions qui font la douceur, le charme de l'existence. Donne-nous ta paix plus puissante que toutes les adversités, que toutes les secousses de la vie. Qu'elle soit toujours devant nos yeux, cette grande pensée que tout vient de toi, et que tout ce qui vient de toi ne sauroit être qu'un bienfait. Alors, o mon Dieu,

dans toutes les circonstances, dans la joie, dans la tristesse, dans la crainte, dans le trouble, dans le calme, nous t'offrirons ce tribut d'obéissance et d'amour, cet hommage du cœur qui est d'un si grand prix à tes yeux. Bénis pour cet effet la prédication de ta parole : rends-nous dociles à ses divines instructions, pour l'amour de ton Fils bien-aimé, de ce Jésus par qui seul nous pouvons avoir accès auprès de toi.

Notre Père, etc.

SERMON X

CONSOLATIONS POUR LA MORT DE NOS AMIS.

SERMON SUR Jean XI, 35.

Jésus pleura.

QUELLE histoire attachante et merveilleuse, M. F., que cet Evangile qui nous montre le Fils de Dieu vivant parmi les hommes, déployant sous leurs yeux sa puissance et ses vertus divines ! Ici, je vois le ciel s'ouvrir sur sa tête ; j'entends une voix qui dit : *C'est mon Fils en qui j'ai mis toute mon affection* (1). Ailleurs, il commande aux

(1) Matth. III, 17.

Esprits impurs, se fait obéir par les flots irrités, guérit d'un mot les langueurs et les maladies, arrache à la mort sa proie; il confond ses ennemis, déconcerte leurs artifices, se joue de leurs complots. Plus loin, il s'avance vers Jérusalem, suivi d'une foule immense qui jonche son chemin de feuillages, et s'écrie avec transport : *Hosanna au Fils de David! Beni soit celui qui vient au nom du Seigneur* (1)!

Aujourd'hui, mon texte nous le présente sous un point de vue moins éclatant, mais non moins propre à nous intéresser.

Je ne sais si je me trompe, M. F.; mais rien dans nos Saints Livres ne me paroît plus touchant que ces simples paroles : *Jésus pleura*. Larmes précieuses du Sauveur des hommes ! vous pénétrez jusque dans mon cœur : sa puissance étonne mon imagination ; sa gloire m'éblouit ; mais ce frémissement, cette douce compassion me fait sentir qu'il fut notre frère.

S'il étoit parmi nous quelqu'un qui pût voir avec indifférence le Fils du Très-Haut, l'Homme-Dieu, Celui que les anges adorent, ému sur nos misères, la religion n'est pas faite pour lui ; nous

(1) Matt. XXI, 9.

n'avons rien à lui dire. Je m'adresse à vous, chrétiens, qui reconnoissez avec attendrissement dans Jésus, ce que vous-mêmes éprouvâtes lorsque la mort vous ravit ceux qui vous étoient chers. Venez ; approchez-vous du Seigneur : il ne condamne point votre sensibilité ; il l'autorise par son exemple, mais en même temps il vous apprend à la régler ; et par les consolations qu'il vous présente, il en adoucit l'amertume. Je m'adresse à vous encore à qui la Providence épargna jusqu'ici cette épreuve cruelle ; venez vous préparer à la soutenir. Hélas ! où est celui qui n'y sera jamais appelé ? Venez, dans le calme des sens et le silence des passions, vous nourrir de ces réflexions douces et pieuses, qui feront votre appui quand le vent terrible de l'adversité se levera ; qui ranimeront votre âme ; si jamais l'affliction la flétrit et la brise. *Parle maintenant, Seigneur tes serviteurs ! écoutent* (1).

I. C'est sur le tombeau de Lazare que Jésus pleura. Marthe lui avoit fait dire : *Celui que vous aimez est malade*. Notre divin Maître avoit pour Lazare une affection particulière, et dans ces larmes si honorables pour celui qui en fut l'objet il a voulu nous laisser le modèle de ce qu'on

(1) 1 Sam. III, 10.

peut accorder à la nature. Ces douces relations formées par le choix ou par le sang, sur lesquelles le cœur de l'homme s'appuie, sont sans doute le premier des biens temporels. Elles ne peuvent se rompre sans porter l'angoisse dans une âme qui sait les apprécier.

Un fils reconnoissant peut et doit donner des pleurs à la porte de ses parens. Il doit pleurer le père qui guida sa jeunesse, la mère qui le porta dans son sein. Il doit se rappeler avec une profonde émotion leurs sages conseils, leurs tendres soins. Il doit regretter ces marques d'amour qu'il en recevoit, le plaisir qu'il trouvoit à les servir, à embellir leurs dernières années. Ainsi Joseph pleura le vénérable Jacob; et la mort de Sara laissa dans le cœur d'Isaac une profonde tristesse.

Un père, une mère peuvent mener deuil sur leur enfant qui n'est plus. Ils ont vu se renverser pour eux l'ordre de la nature : ils espéroient que ce seroit lui qui recevroit leurs derniers soupirs, qui fermeroit leurs yeux, et ils sont réduits à lui rendre eux-mêmes ces tristes devoirs ! Ils se flattoient de revivre en lui, d'élever, comme Nahomi, des petits enfans sur leurs genoux; et les voilà seuls sur la terre ! Quelle affliction plus juste, plus naturelle ! Ils éprouvent ce qu'éprou-

voit Marie aux pieds de la croix; ils ressentent cette douleur que Dieu lui-même avoit dépeinte avec tant d'énergie par la bouche de Siméon : *Une épée vous transpercera l'âme* (1); et ailleurs : *On a ouï des cris dans Rama, des lamentations, des pleurs, et de grands gémissemens. Rachel pleure ses enfans : elle ne veut point être consolée, parce qu'ils ne sont plus* (2).

Un époux qui connut les douceurs d'une union bien assortie, fondée sur l'estime, cimentée par la vertu, la piété, et qui la voit se rompre.... Ah sans doute celui qui connut une telle félicité peut s'affliger de l'avoir perdue. Ce n'étoit pas l'union, c'étoit le mélange de deux âmes qui se confondoient ensemble : la mort ne peut les séparer; elle les déchire, et celle qui demeure ici-bas n'existe plus qu'à demi. Jacob regretta toujours son épouse bien-aimée. Abraham voulut que ces cendres fussent réunies à celles de la mère du fils des promesses.

Un ami peut donner des larmes à l'ami qui partageoit ses plaisirs et ses peines, auquel il étoit lié par la sympathie, la conformité des principes, des sentimens, des vertus. Ainsi David déchire ses vêtemens en apprenant la mort de

(1) Luc II, 25.

(2) Matt. II, 18.

son cher Jonathas. Les pasteurs d'Ephèse éclatent en sanglots, lorsque Saint Paul leur annonce qu'ils *ne verront plus son visage* (1). Jésus pleure sur le tombeau de Lazare.

Tels sont les droits de l'humanité. Toute cruelle qu'est cette douleur, elle est chère aux âmes capables d'attachement. Elles se plaisent à la nourrir. Elles préfèrent le triste souvenir qui les remplit, le déchirement même qu'elles éprouvent; elles le préfèrent au vide, à la langueur de ceux qui ne regrettent rien, parce qu'ils n'ont rien aimé. Elles ne connoissent point cette fausse sensibilité qui fait qu'on ne peut voir ni souffrir, ni mourir ceux qui nous sont chers et qu'une fois renfermés dans le tombeau, on écarte leur image comme si elle nous était importune; on ne veut plus entendre prononcer leur nom; on fuit tous les objets qui pourroient nous les retracer. Les soigner, au contraire au lit de la mort, adoucir leur agonie, recueillir leurs dernières paroles, remplir leurs derniers vœux, leur rendre les derniers devoirs, en conserver un religieux souvenir, voilà le vrai caractère d'une âme tendre, parce qu'elle songe moins à elle qu'à ceux qu'elle aime, et que le propre

(1) Act. XXI, 38.

de la tendresse est de mêler je ne sais quel attrait aux soins, aux sentimens, aux souvenirs les plus douloureux.

D'ailleurs, M. C. F., c'est à ceux qui ne croient point, à ceux qui ne voient dans la mort qu'un sommeil éternel, c'est à eux d'oublier les morts. Infortunés ! ils sont bien forcés d'en bannir la mémoire. Comment soutiendraient-ils sans désespoir, sans délire, cette pensée que ces objets qu'ils chérissent, leur sont enlevés pour toujours ? Mais nous, disciples de Jésus, nous à qui l'Évangile présente une autre perspective, nous qui avons les consolations de la foi, nous ne devons point oublier nos amis, mais en même temps il ne faut point nous abandonner à la douleur sans mesure : *Ne vous affligez pas*, dit l'Écriture, *comme ceux qui sont sans espérance* (1).

II. Que font-ils, en effet, M. F., ceux qui se livrent à l'abattement, au désespoir ; qui repoussent toute consolation ; qui ne se plaisent qu'à exagérer leurs peines présentes, leur bonheur passé, pour les opposer l'un à l'autre ; qui dans l'amertume, dans l'égarément de leur douleur, se laissent peut-être aller au murmure, que font-ils ?

(1) 1 Thes. IV, 13.

Sans parler ici de la révolte dont ils se rendent coupables envers le souverain Dispensateur, je dis qu'ils oublient, 1.^o le bonheur de ceux dont ils sont séparés ; 2.^o les ressources qui leur restent à eux-mêmes ; 3.^o la réunion qu'il leur est permis d'espérer.

1.^o Et d'abord, pourquoi pleurer amèrement ceux qui ne sont pas perdus ? Non ; le tombeau ne les a pas engloutis pour jamais. Il est heureux de ne pouvoir sans crime se livrer à un pareil soupçon. Ecoutez votre Sauveur : *Lazare ressuscitera, et dès à présent, heureux ceux qui meurent au Seigneur* (1) ! Ils n'ont perdu que cette enveloppe grossière qui les empêchoit de vivre : rien n'est fini pour eux que la misère et la peine. Ils ont quitté cette vallée de larmes, où l'on voit si souvent la calomnie noircir la vertu, l'ingratitude tromper la sensibilité, l'indigence, les maladies, les maux de tout genre assaillir notre courage ; où nos courtes joies sont mêlées de soupirs ; où tous les jours il faut être aux prises avec la tentation et craindre d'y succomber ; où la vertu ne s'élève que lentement, à travers mille périls, comme une plante étrangère, tandis que transportée dans les campa-

(1) Jean XI, 25. Apoc. XIV, 13.

gnes célestes , elle parvient sans peine à la plus haute perfection.

Vous avez vu peut-être celui que vous regrettez , lutter avec la douleur et l'angoisse dans un lit de maladie ; et quand le moment de la délivrance est venu ; quand son âme prend l'essor vers le ciel ; quand les anges la portent dans le sein de Dieu ; quand le ciel se réjouit de ce qu'un fidèle qui portoit la croix de Jésus vient d'être admis à son triomphe , vous pouvez vous livrer à une morne tristesse. — L'objet de vos regrets est mort peut-être dès l'entrée de la vie , et vous faites de cette circonstance une aggravation pour votre peine. Cependant s'il est mort jeune , il a échappé à plus de misères. Vous déplorez précisément ce qui assure , ce qui avance son bonheur. — C'est un enfant qui n'a pu sentir encore les caresses de ses parens , et recevoir leurs instructions.... Eh bien ! il a porté devant Dieu la robe sans tache de l'innocence ; il sera sous la garde des anges ; ce sont eux qui formeront sa jeune âme et lui donneront leurs tendres soins. — C'est un jeune homme dans la plus brillante saison de la vie.... Eh bien ! il n'en a connu que les douceurs , et n'en a poin éprouvé les dégoûts. — Il étoit doué des qualités les plus aimables.... Eh bien ! sa félicité en est plus grande et plus certaine.

Nous l'oublions toujours ; ceux qui nous paroissent si bien faits pour la terre, le sont encore mieux pour le ciel. Ils méritoient de vivre, disons-nous. Ils sont encore plus dignes de mourir. Nous pouvons les croire immortels et vivans devant Dieu. Nous pouvons les croire admis dans la société des Esprits célestes et bienheureux ; mais nous ne voyons que nous-mêmes ; nous oublions leur gain ; nous ne songeons qu'à notre perte.

Cependant, M. F., est-ce là aimer ? Ah ! croyez-moi ; si la personne qui cause votre affliction pouvoit communiquer avec vous, elle vous reprocheroit votre douleur. Elle vous dirait, comme Jésus à ses disciples : *Si vous m'aimez, vous vous réjouiriez de ce que je vous ai dit : je vais à mon Père* (1). Voudriez-vous m'arracher de ce séjour du bonheur ? Voudriez-vous me rappeler dans une carrière de tribulations ? Voudriez-vous me voir encore en proie aux calamités inséparables des pauvres mortels ? Lorsque j'étois avec vous sur la terre, je vous ai vu pleurer sur mes peines ; vous auriez, disiez-vous, donné votre vie pour me rendre heureuse. N'étoit-ce là que des mots ? Et dois-

(1) Jean XIV, 28.

je me féliciter de ce que vos regrets sont impuissans , de ce que vos vœux ne peuvent être exaucés ?

M. F. , ne faisons pas à l'humanité l'injure de croire qu'une amitié désintéressée ne peut exister sur la terre. Le motif de consolation que je viens de vous offrir est sans doute très-puissant sur un cœur vraiment sensible ; mais , avouons-le , il n'est pas à la portée des âmes communes , et pour les cœurs même les plus généreux , il est des momens où la nature succombe , où l'on verse en secret sur soi-même des larmes dont on rougit.

J'ai tout perdu : il ne me reste rien ; je ne suis plus rien , voilà les pensées que l'affligé roule souvent dans son esprit : voilà les paroles qu'il répète , oubliant les ressources qui lui sont laissées.

2.^o *Vous avez tout perdu ! il ne vous reste rien !* Je pourrais vous dire que vous ne verrez pas toujours ainsi. Le temps produira sur vous son effet ; il remettra votre âme dans sa situation première , car l'homme n'a pas même la capacité de s'affliger long-temps.

Cette idée vous révolte peut-être , et n'en est pas moins vraie. N'attendez point cette époque qui vous ôterait tout le mérite de la soumission

aux yeux du Seigneur. Que votre consolation soit l'ouvrage de la force, et non de la foiblesse, le fruit de cette piété qui élève l'homme, et non de cette légèreté qui le rabaisse.

Vous avez tout perdu ! Mais quel que soit votre malheur, il est des avantages réels que vous possédez encore ; la santé, les facultés du corps et de l'âme, peut-être la jeunesse et l'aisance. Combien de personnes que la Providence traite avec plus de rigueur ! Combien d'indigens, de malades qui voudroient échanger leur sort avec le vôtre ! Il vous reste au moins la vie, le sentiment, l'intelligence, les plus beaux dons que Dieu puisse faire à ses créatures. Voilà vos avantages. Au lieu de vous en servir, voudriez-vous les consumer dans la tristesse et l'abattement ?

Vous avez tout perdu ! Vous n'êtes plus rien ! Ah ! regardez autour de vous. Voyez ces parens, ces amis occupés à vous rendre plus douce cette vie que vous n'estimez plus. N'êtes-vous donc rien pour eux ? Ceux qui vous entourent, qui vous aiment, n'ont-ils pas des droits sur vous ? En leur montrant que leurs soins sont sans effet, voulez-vous vous préparer des douleurs nouvelles, et peut-être avoir encore leur perte à pleurer ?

Vous n'êtes plus rien ! Demandez-le à cette épouse dévouée, à ces tendres filles, à ce père,

à cette mère qui ne vivent que pour vous, et qui feroient tout pour vous rendre heureux.

Vous n'êtes plus rien ! vous ne pouvez plus rien !
Mais vous pouvez encore remplir une belle tâche ici-bas. Vous pouvez souffrir avec courage, avec patience, et gagner le ciel. Vous pouvez avancer la gloire de Dieu, faire bénir sa Providence, suivre les traces de votre Sauveur en faisant du bien aux hommes. Vous pouvez protéger l'orphelin, soutenir le foible, défendre l'opprimé. Vous pouvez répandre la joie dans la chaumière du pauvre, arracher au vice et au malheur des âmes que la misère alloit perdre. Une charité tendre, active, étendue, l'amour des hommes, le besoin de les servir, voilà le sentiment qui reste toujours au chrétien. Jésus en pleurant Lazare, n'oublie pas pour cela le bien qu'il lui reste à faire. C'est sur le tombeau même de son ami qu'il console Marthe et Marie, qu'il les instruit sur l'immortalité. Essayez, je vous en conjure, essayez au moins chaque jour de faire une bonne action, un acte d'*amour fraternel* : et le soir, avant de fermer vos yeux, demandez-vous si la vie n'a plus de prix. O homme ! si tu ne sens pas à ces pensées ton cœur se ranimer, le feu divin que tu reçus du Créateur est éteint pour toujours. Ne dis pas : celui que j'aimois n'est plus. Infortuné ! c'est toi qui as perdu la vie.

Je l'avouerai pourtant, le coup qui vous frappe est accablant. Vous avez perdu un père, votre guide et votre appui; une épouse, l'âme de votre vie; un enfant, la plus chère espérance de votre cœur. Votre avenir est changé; les images douces et riantes qui l'embellissoient ont disparu: autour de vous tout est confus, sombre, bouleversé. Mais enfin, Dieu vous reste! Dieu subsiste quand tout périt! Dieu prendra de vous un soin plus particulier et plus tendre, à présent que les hommes vous manquent. Il se charge lui seul de votre sort, à présent que votre appui vous est enlevé. Pensez-vous être sans ressource, parce qu'il ne vous reste que la Providence, et sans objet d'attachement, parce qu'il n'y a que Dieu à qui vous puissiez donner votre cœur? Ingrat! Dieu fait tout; il est tout, et vous croyez tout désespéré parce que vous n'avez plus que lui!

Vous avez tout perdu! Ah! que prouve ce langage? Que prouve-t-il? Je pleure avec vous, mais il faut sonder la plaie pour la guérir. Il prouve que vous aimiez plus que Dieu le bien qu'il vous avoit prêté. Il prouve la nécessité de l'épreuve qu'il vous appelle à subir. Il prouve que c'est dans sa miséricorde qu'il vous châtie. Oui, sans doute, c'est parce qu'il vous aime, qu'il vous rappelle à lui. C'est parce qu'il vous aime, qu'il n'a pas

voulu souffrir que la créature usurpât dans vos affections une place qui n'est due qu'à lui. Il vous l'a retirée pour un temps, afin que vous fussiez forcé de lever à lui vos yeux et votre âme ; afin que cette âme s'attachât désormais à l'Être infini, qui seul peut la rendre heureuse, et qui ne lui sera jamais enlevé.

Allez, allez vous jeter à ses pieds, dans ses bras : c'est là, c'est là seulement que le calme et la consolation vous attendent. Reportez-lui votre cœur. Dites-lui : « Seigneur! accomplis sur moi
 « tes vues; fais que je retrouve en toi tout ce
 « que j'ai perdu. Tu vois le trouble de mes sens,
 « le déchirement de mon âme. O mon Dieu! je
 « t'offre mes larmes; regarde en pitié ta foible
 « créature. Aide-moi toi-même à ne pas succom-
 « ber sous le poids de l'affliction. Aide-moi toi-
 « même à soumettre ce cœur qui s'agite et se
 « brise au souvenir de mes peines. » N'en doutez pas, M. F.; une telle prière ne sera pas sans effet; vous aurez la force de souffrir et de supporter la douleur. Le calme renaîtra dans votre âme. Vous goûterez, au milieu même de la tristesse, cette joie d'une âme immortelle qui sent qu'elle est bien réglée, et que *le mal* n'a pu *la vaincre* (1). Vous entendrez cette voix si douce

(1) Rom. XII, 21.

que le Seigneur adresse à ses enfans. *Son Esprit rendra lui-même témoignage à votre esprit que vous êtes enfant de Dieu* (1).

3.° Et si ce n'est pas encore assez; si malgré ces consolations célestes; si malgré la résignation à laquelle il cherche à s'élever, votre cœur redemande encore le bien qu'il a perdu, la religion a pitié de vous. Elle nous ordonne de vous porter des paroles d'espérance.

Quoi! dites-vous, quitter les objets les plus chers! Se séparer de ceux qui font une partie de nous-mêmes!... Eh! ne savez-vous pas que vous les retrouverez? Le soir, quand le sommeil vient fermer vos yeux, vous affligez-vous de la pensée que vous ne les reverrez qu'à votre réveil? Eh bien, encore un peu de temps et vous les reverrez, non sous ce soleil qui n'éclaire que la vanité et l'affliction d'esprit, mais dans cette lumière pure de la véritable vie, qui rend bienheureux tous ceux qui la voient. Encore un peu de temps et vous serez réunis dans le sein de Dieu. Non, la tendresse qui nous lie aux objets de notre attachement ne doit point finir à la mort : elle doit se perfectionner avec notre âme, et faire une de ses jouissances dans une vie meilleure. *Il ne*

(1) Rom. VIII, 16.

viendra pas à moi, mais j'irai à lui (1), disoit, après avoir perdu son fils, ce David dont le cœur ressentoit avec tant d'énergie tous les sentimens affectueux; ce David qui fut le plus tendre des pères et des amis, comme le plus fervent des adorateurs. Ceux que nous aimons ne reviendront pas à nous, mais nous irons à eux : nous irons à eux après une courte séparation ; nous irons à eux pour ne plus les quitter.

Voilà l'espoir qui nous reste. Nous seuls pouvons le détruire par notre impatience et par nos murmures, par ce découragement qui nous rendroit insensibles au plaisir de faire le bien, qui nous ôteroit la force de remplir notre tâche, et nous fermeroit le séjour des Esprits bienheureux.

Nos amis nous appellent ; ils nous attendent ; il manque à leur bonheur de le partager avec nous ; ils voudroient pouvoir nous diriger dans les sentiers de la piété ; ils voudroient nous faire part des grandes leçons qu'ils ont reçues du sépulcre. Peut-être, comme le riche de l'Évangile, ont-ils sollicité cette grâce auprès du Tout-Puissant ; car si les douces affections qui nous unissent sur la terre vivent encore dans le cœur des réprouvés, quelle force ne doivent-elles pas avoir

(1) 2 Sam. XII, 23.

dans celui des élus ! Ce vœu ne peut être exaucé, mais il est du moins un commerce de sentimens, de pensées que nous pouvons former avec eux. Ils nous parlent quand leur souvenir se présente à nous. Nous leur répondons toutes les fois que nous nous occupons d'eux. Nous nous en rapprochons lorsque nous achevons ce qu'ils avoient commencé, lorsque nous pratiquons les vertus qui leur furent chères, les vertus qui peuvent nous faire admettre dans le séjour qu'ils habitent, et nous donner l'assurance d'une éternelle réunion. Nous formons avec eux une société intime ; nous jouissons de leur présence quand nous les contemplons par la foi, dans le sein de ce Dieu qui est notre centre commun, et qui par son immensité anéantit toutes les distances.

Venez donc, ô vous à qui le ciel a repris un objet digne de votre amour ! Quel que soit cet objet, père, enfant, époux, ami, venez sur sa tombe. Là, comme on l'a dit, dans cette solitude, empire de la mort, dans ce lieu qu'habitent les pensées graves, la mélancolie religieuse, les méditations saintes ; sur ces restes mortels d'un chrétien qui doit ressusciter un jour, que vos âmes forment une nouvelle alliance, une alliance éternelle. Attentif à la voix qui sort de ce tombeau, jurez d'obéir à cette voix et de vivre

désormais en chrétien, afin que celui que vous pleurez puisse laisser tomber sur vous des regards satisfaits, et vous recevoir un jour dans le royaume de la félicité.

Mais que dis-je, o mon Dieu ! ô mon Sauveur ! Ce séjour céleste où tu nous donnes l'espoir de retrouver les amis dont la mort nous a séparés, n'est-ce pas ta gloire qui le remplit ? N'est-ce pas ton amour qui en fait la vie ? N'est-ce pas cet amour qui fait le lien dont les bienheureux sont unis ? Ils s'aiment sans doute, et bien mieux que nous ne savons aimer sur la terre, mais ils s'aiment en toi ; ils s'aiment parce qu'ils t'adorent. Apprends-nous, Seigneur, à aimer ainsi. Sois toi-même notre grande espérance, notre grande consolation, notre grand but, notre grand motif à faire le bien. Alors nous fournirons avec courage, avec constance, la pénible carrière où tu nous appelles à marcher. Quand le moment de la délivrance arrivera, notre âme s'envolera dans ton sein, et retrouvant près de toi ceux qu'elle aimait sur la terre, elle fera son bonheur, elle fera ses délices de te bénir avec eux durant l'éternité.

Ainsi soit-il.